

# Fidélité des Lettres Françaises

## Attendu que...

Alger républicain  
24 janvier 44

par André GIDE

Tout le monde n'est pas taillé pour réussir dans la résistance à main armée mais il est reconfortant de constater que chacun y participe selon ses moyens.

Et si nous sommes émerveillés de voir un des représentants les plus remarquables d'un art libéral —

— assumer, par une vocation incontestable, la mission qui consiste à faire sauter des trains remplis de soldats allemands et de munitions, nous ne manquons pas d'être fiers de savoir qu'un de nos plus grands écrivains a prêché aux esprits français, exemple de la « solidité » et de la « constance » dans toute la mesure d'un possible, parfois difficile, voire dangereux à réaliser.

« Attendu que... » nous enseigna à quel point ce fut le cas de Gide en 1941 et 1942 quand il publiait dans « Le Figaro » des chroniques et articles ayant trait en apparence uniquement à des questions de littérature, esthétique, langage, prosodie, théâtre, etc.

Je dis bien « en apparence » car le texte abonde en « coups d'œil complices au lecteur averti » qui mécontentaient si fort M. Paul Marion du temps où ils étaient prodigués de terre nord-africaine par la revue « Fontaine » et son courageux directeur Max-Pol Fouchet.

On ne peut dire que ces écrits aient constitué, à proprement parler, des prétextes à l'encouragement d'une résistance des intellectuels à l'occupant. Cependant, outre la valeur d'un tel exemple, quel malin plaisir ont dû goûter les lecteurs du « Figaro » à voir étaler, noir sur blanc, dans les colonnes d'un grand journal des vérités qui, certes, n'étaient pas toujours dans une modestie.

Mais elles étaient présentées avec un art si raffiné, un tel souci de pur intellectualisme, elles étaient

rejointes par des chemins si gracieux, qu'on eût dit que l'auteur s'était fait une règle de ne les heurter jamais que par la bande, tels au billard, ces joueurs consommés qui parviennent à vous intéresser davantage à la manière dont ils réussissent plutôt qu'à la réussite elle-même.

Cependant Gide ne craint pas d'affirmer hardiment : « Les sujets littéraires, sont les seuls qui méritent d'être traités avec vous. Je n'en sortirai pas, dussé-je décevoir vos lecteurs ». Désirez-vous savoir, cependant, comment sa pensée naturelle et qui n'est sa malice, l'entraîne à ne pas les décevoir ?

Il lui suffit, à l'occasion de l'idéal à proposer à la jeunesse, de mettre dans la bouche de son interlocuteur imaginaire l'absurde accusation dont la presse était pleine au lendemain de l'armistice contre notre littérature et quelques-uns de ses plus éminents représentants, parmi lesquels Gide lui-même.

Il serait trop long de citer l'apologue des indigènes du Congo. Le lecteur devra s'y reporter pour goûter la manière dont notre auteur s'amuse à donner la leçon, par des sous-entendus, à son interlocuteur, aux tenants de la Révolution Nationale.

L'enseignement à tirer de cet apologue savoureux est qu'en incriminant tel ou tel, coupable d'avoir réjéti l'état du pays, c'est en réalité à la « diversité » étonnante et pleine de ressources de notre patrie qu'on s'en prend. « On la voudrait aujourd'hui réduire » pour être agréable au vainqueur...

Aléu, il nous fait assister à ce dialogue dont nous aimons l'esprit non résigné :

« Moi. Nous reprendrons ce sujet au début de l'année prochaine. Souhaitons qu'il soit moins sombre que ces deux affreux ans de disgrâce.

« Lui. Heureusement commencèrent à poindre de rassurantes lueurs. « Moi. Vous songez à celles de la révolution nationale. Dans un tunnel l'éclairage artificiel (c'est moi qui souligne) fait de son mieux. « Avant de retrouver le vrai jour je crains qu'il ne nous faille enfoncer bien plus avant dans les ténèbres. »

A l'occasion de littérature populaire il nous redit d'une plume alerte un conte allemand intitulé « Herr Korb » récit très bref : Le Canard, l'Épingle, l'Éur et le Pavé déclinent, pour se divertir, de s'acharner sur M. Korb. Ils parlent ainsi à l'afroter jusqu'à une fuite éperdue. Le conte de conclure :

« Ce devait être un bien méchant homme ».

« Lui. Il me fait penser à cette invention saugrenue de l'Alice aux Pays des Merveilles où l'on voit couramment condamner celui qu'on consulte on juge ». Allusion transparente à la conduite de Vichy vis-à-vis des Camélin, Blum, Daladier, Reynaud qu'on condamne d'abord et que par une comédie honteuse on prétend faire juger ensuite. « C'est faire passer queue avant tête simplement et je ne trouve pas cela très drôle. » Il est bien évident qu'il l'auteur prononce non seulement au nom de l'esprit mais encore au nom de la plus élémentaire honnêteté. Son lecteur de l'époque ne s'y est pas trompé.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet de la résistance intellectuelle d'un Gide et sur l'importance particulière qu'elle revêt du fait de l'époque relativement ancienne où elle s'exerçait. Le meilleur jugement qu'on en puisse faire me semble que Gide est ainsi resté fidèle à lui-même et à la France dans un raidissement instinctif de ses qualités naturelles : courage, sincérité, mesure, désintéressement, amour passionné de l'art. Mais son dernier ouvrage dont on trahit la signification en la réduisant à cette seule volonté de résistance, tourbillon d'aperçus excellents dans de nombreux domaines ressortissant à l'Art, pour compter y revenir. Du point de vue qui nous occupe aujourd'hui, se lire restera un témoignage de ce qu'auraient pu faire quelques autres dont le métier est d'écrire et qui, ne sachant se taire, pourraient au moins ne pas trahir.

Critique de

Attendu que...

Alger Républicain

24 janvier 44

9